

L'import/export de concepts

Freud à Edoardo Weiss, son traducteur italien : « La manière dont vous traduisez rêves et actes manqués en remplaçant les exemples par des exemples qui vous sont propres, est naturellement la seule exacte.¹ »

ette réflexion est la reprise et le prolongement d'une brève communication antérieure : « Le bouc émissaire lacanien donne à penser² », sur l'élaboration d'une théorie à partir du double mouvement d'appropriation/désappropriation des idées de l'autre.

Tout théoricien circonscrit, enclôt et fige un certain nombre de concepts dans son aire de jeu, son espace de pensée. Il se positionne et tranche entre un dedans et un dehors de son objet d'étude, entre ce qui lui apparaît pertinent et impertinent. Ce contrôle apparent, ces fils conducteurs, organisateurs et polarisateurs de ses idées, forcent le lecteur à le suivre sur une voie spécifique tracée d'avance. Contrainte soulageante quand elle permet de re/poser sa pensée sur/dans l'autre, passivité qui se nourrit de sa dépendance à l'autre ; ou alors contrainte étouffante quand on cherche à fuir, à s'absenter pour se re/trouver ailleurs une identité propre.

Colporteur et piller de concepts, le théoricien, tour à tour, en importe et en exporte. Il y a des règles strictes à ce trafic...d'influences, pour dépister le plagiat, par exemple. Ainsi, le droit d'auteur circonscrit la propriété, le propre, et permet de dénoncer le voleur de mots, sinon le voleur d'idées.

Michel Schneider, avec beaucoup de finesse, a déjà souligné comment l'analyste est pris, mal pris avec les mots de son analysant³. Écrit-il justement pour s'en déprendre ? La théorie analytique serait alors autant un effort pour se dessaisir des effets de la parole de l'autre qu'une tentative d'explication des processus psychiques ; manière, pour l'analyste, de recouvrer sa propre parole à travers une discursivité objectivante qui emprisonne, corsette les flux libidinaux qui pourraient l'atteindre, le bouleverser, le déporter bien loin de ses assises identificatoires sécurisantes.

Penser l'autre, c'est l'organiser, mettre de l'ordre dans le désordre de l'association libre et des pulsions anarchiques. Dans un mouvement de renversement, l'analyste à la remorque nécessaire, *in situ*, des dérives de l'autre, assure ultimement, par sa théorisation, sa mainmise sur ce qui lui échappait. Défense contre une angoisse de morcellement ? Sans doute.

Mais s'agit-il du seul enjeu ? La déportation d'un espace de parole vers une scène d'écriture dont les règles de fonctionnement s'avéreront différentes du premier, soulève la triple question du rapport à la dette, à l'originaire et à la création/re-création d'une scène autre, tributaire d'une intertextualité infradisciplinaire, mais aussi transdisciplinaire.

Dans ce qui suit, il est opportun de distinguer une idée d'un concept. La première renvoie au contenu idéationnel du délégué pulsionnel : ce que Freud a nommé le représentant-représentation, le second à un contenu général et abstrait dont on peut délimiter l'extension et la compréhension par rapport à d'autres concepts, et qui occupe une fonction opératoire organisatrice et discriminante dans un corpus donné. (Ainsi, la forclusion est une notion freudienne, mais un concept lacanien ; la position schizo-paranoïde, un concept kleinien.)

Toute théorie s'élabore dans la coexistence d'éléments pivots, les concepts, et de leurs satellites, des idées ou notions plus ou moins développées, qui jaillissent d'intuitions fugitives non explorées, mais aussi autour de points aveugles, les impensés du texte auxquels s'ajoutent des notions d'emprunt (qui proviennent de lieux communs ou du sens commun), et finalement de concepts tirés d'autres champs disciplinaires.

L'économie libidinale du texte produit une succession d'investissements et de désinvestissements, autant de zones d'ombre et de lumière qui charrient leurs obscurités et leurs évidences. Nos préférences et filiations intellectuelles sont tributaires de cette dynamique inconsciente qui s'autorise et se justifie de la validité et de la pertinence de sa composante la plus manifeste et surinvestie, la plus facilement repérable et raisonnable, le concept.

Pourtant, la stratégie d'exposition, la rhétorique demeure le véhicule par et à travers lequel le concept apparaît et se déploie. Comment une scène d'écriture séduit-elle et une autre rebute-t-elle ? Pourquoi l'une confirme, redouble nos intuitions alors que l'autre surprend et déclenche notre pensée, et qu'une troisième demeure hermétique ?



Dettes reconnues, dettes méconnues

Nos mots nous ont toujours précédés. Ils ne nous appartiennent point en propre. Nous les empruntons au trésor de signifiants de notre langue maternelle. Ils sont des dépouilles que nous ranimons de notre souffle, en l'occurrence notre désir de conjuguer et d'unir ce qui était séparé. Cette copulation vient momentanément habiter le blanc de la pensée, le « je ne pense à rien », le « je ne pense rien ». Où suis-je et qui suis-je quand je ne pense pas ? Évoquons à point nommé, pour nous reconforter, la proposition de Lacan : « Je pense où je ne suis pas, et je suis où je ne pense pas. » Elle m'assure que je suis Ailleurs, elle me protège contre l'angoisse de mon anéantissement. S'il y a angoisse de la tête vide, il y a aussi le soulagement et le repos des mots qui font silence : cette fois, le brouhaha

théorique s'estompe et me permet d'être en jachère. On ne peut penser que là où on ne pensait pas précédemment. La distanciation des idées reçues devient une des conditions de possibilité de l'émergence des miennes.

On ne peut emprunter sans se retrouver en dette, avec le danger d'une incorporation pure et simple. La citation au cœur d'un texte pointe un corps étranger tout en cernant et délimitant sa portée et son réseau d'influences. Elle semble régler le problème de la dette et circonscrire ses disséminations potentielles. Elle annonce et revendique l'emprunt qui acquiert le statut d'une butée du réel.

La transcription exacte de l'emprunt, avec son origine, semble acquitter l'emprunteur. Protocole de quittance respecté. Comme si cela constituait une garantie de non-déformation ! Comment prétendre ou soutenir qu'un extrait d'un corpus, réintégré dans un autre, puisse demeurer intact, non altéré par sa contextualité nouvelle, sa mise en perspective autre, dans un régime conceptuel autre ?

La fascination pour les idées de l'autre bloque nos propres idées de par son effet de sidération. Le poids de leur présence envahissante empêche la venue des nôtres. Les conjugaisons auxquelles on n'a point pensé soi-même nous déportent en situation de tiers voyeur passif et exclu de la scène. Cette position se surmonte par une tentative, d'ailleurs ratée, pour s'immiscer dans cet espace en épousant, en redoublant l'élaboration théorique allogène, ce qui amène insensiblement à céder à ses contraintes et à son emprise, c'est-à-dire ultimement à ne pas pouvoir penser soi-même.

Reformulons le problème : comment penser en présence de quelqu'un d'autre qui pense ? Comment penser avec quelqu'un d'autre, sans être assujéti à ce qu'il élabore ? Ce problème de lecture est un problème d'écoute pour tout analyste. Subjugué par ce qu'il entend, il ne peut plus s'en déprendre ; le récit qui le captive ne lui permet plus d'entrevoir ses omissions, ratures et redites.

Un type particulier de contre-transfert se développe lorsque l'analyste guette et cherche à dépister ce qui corrobore ou invalide sa théorie de

référence. La passion du concept prend alors le pas sur l'attention flottante. L'écoute sélective et dirigée qui s'ensuit produit une désaffection vis-à-vis de la parole de l'autre, qui n'existe qu'en fonction de sa valence illustrative. Nous sommes alors dans l'exégèse et la compréhension réductionniste qui place l'autre en position d'objet.

Possède-t-on des idées en propre ? Rien ne nous l'assure. Il est plus facile de s'acquitter d'une reconnaissance de dette que de s'assurer de sa non-existence, toute cette question étant inséparable des stratégies inconscientes de la mémoire et de l'oubli.

Les réseaux d'influence, d'appartenance et de communion de pensée à travers lesquels s'exerce le commerce des idées, demeurent autant implicites qu'explicites. Comment vérifier qu'elles sont identiques ou différentes ? Comment soutenir qu'elles demeurent inaltérables et inaltérées, quand elles se déplacent d'un territoire à un autre ? La perlaboration intellectuelle, tout comme l'affective, engendre la transformation de son matériau initial ; elle recèle au sein même de son processus le recours à des détournements, déviations, déformations inséparables de l'après-coup de toute lecture-relecture. Dépister tous ces brouillages devient l'enjeu d'une analyse de texte qui ne peut qu'être interminable.

Les dettes reconnues reflètent une communauté d'appartenance et la prise en compte de la légitimité d'une paternité ; les méconnues entraînent une interrogation épineuse sur la nature et l'étendue de la contagion ou de la contamination par l'autre. S'amorce à proximité le délire d'influence avec ses composantes paranoïdes. Les débats d'idées, bien que la plupart du temps stériles, ont le mérite de tenter de départager, démêler ce qui risquait d'être confondu dans un méli-mélo théorique. Ils cherchent à disjoindre ce qui se conjoint ou s'amalgame.

Arpenteur du savoir existant, le théoricien marque et re-marque son territoire pour bien le délimiter et en assurer les frontières. Un corps étranger ne sera admis qu'à la condition de son intégration dans le système déjà existant. On assiste alors à une colonisation du concept allogène.

Le dire de l'analysant devrait avoir le statut permanent d'une parole immigrante pour l'analyste. Voleur de mots et d'idées, incontestablement celui-ci le devient, mais il est surtout contaminé par l'autre sans qu'il puisse mesurer l'ampleur de ses effets. Les points aveugles de l'analyste ne se rapportent pas seulement à ce qui est demeuré inanalysé en lui, mais principalement aux taches aveugles issues des effets du *mode* de relation de son analysant à lui, taches qui infléchissent sa manière spécifique de penser. Ainsi, l'expérience fréquente de *soudainement* retrouver chez tous ses analysants ce qui a été découvert dans la dyade transféro-contre-transférentielle chez l'un d'entre eux en particulier. La découverte initiale a tendance à faire tache d'huile. Elle devient un passe-partout commode dont l'attribution de la conception et de la gestation pourra difficilement être dégagée.

Notre signature atteste notre appropriation et non la propriété originale. Mais existe-t-elle ? Si l'on peut restituer tout ce qu'on a pris volontairement, cela s'avère impossible pour les emprunts inconscients. D'où l'importance, en analyse, de l'argent qui sépare et lie ce qui s'entremêle dans le processus. La déconvenue de l'obsessionnel est grande le jour où, après avoir cru si longtemps que la régularité de ses paiements le protégeait de tout débit à l'égard de son analyste, il se découvre néanmoins redevable à l'autre, dette inextinguible qui l'angoissera profondément.

Ce qui est propre à chacun, c'est son processus de refoulement. En d'autres termes, ce que nous déformons trahit notre être profond, ce qui nous a séduit d'une manière ou d'une autre nous demeure, en bonne partie, étranger.



L'originnaire

La question : « D'où origine une idée ? » s'avère peut-être une énigme aussi grande, sinon plus, que celle, pour l'enfant, de sa propre provenance. La

trace mnésique, dans la perspective freudienne, ne se présente jamais comme pure reproduction. Elle est d'emblée déportée par rapport à son objet. Elle est déjà interprétation. Dans le psychisme, il n'y aurait jamais de copie conforme, que des simulacres. Si on postule qu'il n'y a pas de création *ex nihilo*, toute idée serait déjà de seconde main, venue d'ailleurs.

Quelle différence y a-t-il alors entre le plagiat et le parasitage d'idées ? Le plagiat annonce la désubjectivation de son auteur qui laisse toute la place à l'autre. Il substitue à la mémoire affective une mémoire objective qui fige et fixe son contenu : présence à soi transparente, totalisante et exhaustive qui exclut toute variante possible. Elle se compare à la dynamique du cru et du cuit. Aucune métamorphose de la pensée n'est possible, car celle qui la précède est placée en position d'Absolu.

Qu'implique l'assomption du parasitage des idées ? Elle entraîne le vacillement du propre ; le départage clair et net de ce qui appartient à chacun devient difficile sinon impossible. Comment rembourser une dette dont on ignore la valeur exacte ? Comment asseoir son identité sur ces sables mouvants ? Comment revendiquer sa signature dans ces conditions de confusion des langues ?

La situation analytique s'avère le prototype du lieu d'un indécidable, d'un entre-deux. La quote-part des coauteurs du processus demeure inassignable ; l'un et l'autre participants deviennent porteurs de la/des marque(s) de l'autre. Ce que chacun des protagonistes fera de ces empreintes demeure cependant inédit, car l'asymétrie des positions respectives introduit nécessairement des perspectives divergentes. Le processus analytique nécessite le deuil de l'assignation à l'origine qui ne peut qu'être mythique. Monique Schneider ajoute d'ailleurs que le deuil de l'original « va de pair avec le deuil de la maîtrise ».

M'inspirant de la distinction de Jacques Hassoun entre la langue maternelle et la langue du maternel, j'avancerai que la langue vernaculaire d'un analysant résiste à la conceptualisation, ou plutôt que celle-ci ne peut englober ou épuiser son sens. Cette production interlinguale ne peut s'effectuer sans perte. Le prix de la généralisation sera un appauvrissement

du matériau originaire. Le concept est en exil de son origine. Il souffre de ce dont il s'abstrait, y compris des traces de la différence sexuelle. À l'instar de la traduction intersémiotique qui transforme un système de signes en un autre, les importations et exportations conceptuelles psychanalytiques altèrent les significations originaires et produisent un surplus de sens difficilement contrôlable.

Pour poursuivre avec les catégories de Jacobson, la situation analytique elle-même est-elle le lieu de traductions intralinguales ? Même pas, puisque les idiosyncrasies particulières de chacun ne seront jamais convertibles en celles de l'autre. De plus, l'écoute de l'analyste est informée/déformée par une conceptualité de référence qui infléchit ce qu'il entend. En ce sens, toute écoute est tendancieuse et transversale puisqu'elle s'approvisionne aussi auprès de plusieurs direx singuliers⁴. Franchissons une dernière étape, l'analysant lui-même ne pourrait point entreprendre de traduction intralinguale dans la mesure où la langue de l'inconscient obéit à des lois hétérogènes à celles du système conscient.

Ces considérations nous amènent à constater l'impossibilité d'une traduction intrapsychique tout autant qu'intersubjective intégrale. L'originaire devient le « construit » au terme du processus de traduction auquel on assigne cette position d'être l'ultime sens au-delà et en deçà duquel il n'y a que du non-sens.



Transversalité

Au passage, Michel Schneider affirme que la psychanalyse repose sur le multilinguisme — et, ajoutons-nous, le multiculturalisme — de son fondateur. *L'interprétation des rêves* utilise à des fins interprétatives plusieurs langues, tout comme plusieurs mythologies et disciplines sont mises à contribution tout au long de l'œuvre freudienne. Ce mixage, cette mixité théorique trouve ses limites dans les paramètres propres à la situation analytique.

La transversalité permet de dépasser une lecture sur deux axes : celui de la diachronie ou de la filiation linéaire et celui de la synchronie ou de la communauté d'idées. Elle « divague », c'est-à-dire qu'elle brouille toute approche linéaire de la conceptualité pour dégager, comme l'exprime Patrick Lacoste, « les coordonnées libidinales de la capture conceptuelle ». Traquer l'origine d'un concept et sa généalogie à travers l'histoire des idées uniquement le coupe de ses racines subjectives, mais aussi des notions secondaires et des métaphores dont il se nourrit et avec lesquelles il forme un ensemble indissociable.

Il est intéressant de rappeler certaines des stratégies freudiennes de pensée : par rapport à la philosophie, le mouvement d'expulsion de ses concepts hors de son champ assure la clôture de celui-ci ; par rapport à la littérature, l'exemplarité de celle-ci en tant que « modèle » d'analyse opère un mouvement de bascule par lequel elle devient elle-même grille d'analyse, littérature « appliquée » et non plus psychanalyse appliquée !

L'écriture elle-même, à la différence du texte théorique classique, introduit souvent une adresse imaginaire manifeste : un ou des interlocuteurs sont convoqués, interpellés, pris à partie et réfutés. Ce « dialogue » sollicite le lecteur, l'implique malgré lui, l'atteint, le déstabilise et le déporte loin de sa position initiale. Déjà engagé sur le terrain freudien, le lecteur subjugué en redemande ou alors rejette le tout en bloc... Le lecteur de Lacan, lui, est soumis à une telle saturation culturelle qu'il ne peut que se retrouver à la remorque des référents multiples, autant de détours nécessaires dont il peut difficilement mesurer les détournements, déviations de leurs champs d'origine. Ce « compagnonnage » interdisciplinaire constant permet un renouvellement de la conceptualité analytique, mais aussi une réinterprétation des textes philosophiques. Cette « extrapolation » à double sens a produit des lectures fécondes là où le ronron de commentaires éculés dominait l'avant-scène théorique.

Des auteurs comme Klein et Winnicott, par ailleurs, semblent avoir davantage tenté de conceptualiser directement leur clinique. Il reste que la théorie freudienne fonctionne comme tiers entre eux et leurs analysants.

Doit-on affirmer que la filiation théorique s'appuie sur ses reconnaissances manifestes de dettes uniquement ? Élargissons et généralisons ce que Monique Schneider écrit de la filiation paradoxale à propos des racines subjectives des rapports théoriques de Freud et Ferenczi ; émettons l'hypothèse que toute filiation théorique se fonde sur un retour du refoulé du texte princeps, de son impensé ; elle s'élabore ainsi sur l'« infidélité » au contenu manifeste. L'exhumation du refoulé renverse alors la filiation. Généalogie régressive en ce qu'elle culbute l'amont et l'aval.

La psychanalyse nous permet de découvrir que l'héritage théorique ne découle point de la transmission des concepts connus et familiers, mais plutôt de l'*Unheimlich* de celle-ci. La fécondation intellectuelle émanera des interdits/inter-dits de la conceptualité et non de ce qu'elle affiche de ses étendards conceptuels essentiels. L'injonction à la reprise du discours maître pour assurer sa survie signe sa mort, momification qui sclérose sa reviviscence même. À vouloir éviter de devenir caduc, un déchet, le corpus théorique se transforme en doctrine ; sa politique de reproduction s'appuie alors sur un leurre de filiation.

Si toute théorie se construit à partir d'un bricolage, le casse-tête qui s'ensuit ne peut être dévoilé que par sa déconstruction. Les morceaux choisis et retenus pour un ensemble théorique spécifique apparaissent d'inégale importance par rapport au déroulement de la pensée ; l'analyse nous révèle comment les plus triviaux et insignifiants d'entre eux sont surdéterminés et porteurs d'une charge libidinale inversement proportionnelle à leur place et leur fonction manifeste.

Ainsi les idées secondaires d'un texte seraient les relais, les ponts nécessaires entre le concept et la pulsion ; passeurs qui jouxtent ces deux faces du texte théorique ; lieux où repérer et dégager les incertitudes, les conflits et les compromis. Figurants secondaires et obscurs, moins travaillés par la rationalité consciente, ils condensent la charge affective et la représentation idéationnelle au plus près du biographique alors que le concept s'en distancie au maximum.

Se démarquant des autres théories, « la passion freudienne tentait moins d'engranger ou de capitaliser des pensées que de rendre inséparables la position théorique et le mouvement pulsionnel qui la fait sienne⁵ ».

« Ma souffrance m'assure que ma construction est vraie », me confie une analysante, inquiète du bien-fondé de ses « élucubrations » et des miennes. Là où une théorie pâtit, là où elle fait pâtir son lecteur, là réside son rapport au vrai.

Contrairement à la mythologie cartésienne, on ne (se) pense pas seul. Le nourrisson a besoin d'être pensé/rêvé par sa mère pour éventuellement se penser. Le grouillement pulsionnel intra- et intersubjectif produit des vacillements de la pensée dont le texte théorique porte des traces.



Les idées, les concepts, pas plus que les enfants, ne sont conçus dans les choux ! Si, selon l'expression anglaise : « *it takes two to tango* », il faut un deux plus un, une greffe d'un corps étranger pour que la pensée circule. Lorsqu'elle se replie sur elle-même, elle s'étiole et s'asphyxie. L'import/export de concepts revitalise les savoirs. La psychanalyse nous fournit les outils pour entrevoir que cette circulation ne peut être régie que par des principes épistémologiques qui laissent choir la charge pulsionnelle que charrie tout transport d'idées...



NOTES

1. S. Freud/E. Weiss , *Lettres sur la pratique analytique*, Paris, Privat, 1975.
2. Lise Monette, « Le bouc émissaire lacanien donne à penser », in *L'instant freudien. Psychanalyse et culture*, Montréal, VLB éditeur, 1989.
3. Michel Schneider, *Voleurs de mots*, Paris, Gallimard, 1985.
4. Ce que j'ai tenté de dégager dans « Polyphonie » in *Les voies de la recherche clinique en psychanalyse*, Montréal, Éditions du Méridien/ou — Presses universitaires du Mirail, 1991.
5. Monique Schneider, *Le trauma et la filiation paradoxale*, Paris, Ramsay, 1988, p. 45.

BIBLIOGRAPHIE

Compagnon, A., *La seconde main*, Paris, Seuil, 1979.

Lacoste, P., *Il écrit. Une mise en scène de Freud*. Paris, Galilée, 1981.